

Du 3 octobre au 20 décembre 2015, le musée Daubigny rendra hommage aux graveurs dont la technique a été au service d'un imaginaire foisonnant. Dans la première partie de l'exposition, nous présenterons la donation exceptionnelle de gravures surréalistes de Paul Jeannin faite par Hélène Jeannin en 2013 et le monde végétal et poétique de Paule Praud. C'est aussi l'occasion pour le musée de valoriser une partie de ses collections permanentes en présentant des gravures d'Hélène Nué, de Koji Ikuta et bien sûr de Charles François Daubigny.

Paule Praud



Paule Praud, *Sans titre*, gravure-collage, Collection de l'artiste

Peintre graveur, Paule Praud a appris les techniques de l'estampe auprès d'Abel Renault, spécialiste de l'aquatinte à l'atelier Macard à Paris où il a été le praticien de Marie Laurencin, Van Dongen, Foujita... « Pourquoi ma manière atypique de faire de la gravure ? Pourquoi mes récoltes de copeaux de linoléum jusqu'aux plus fins ? Pourquoi déconstruire si souvent des assemblages patients devenus œuvres ? Pourquoi recomposer sans cesse de nouvelles images à partir de déchets d'autres ? Pourquoi à travers mes gestes minuscules, longtemps répétés, croire que j'essaie d'exprimer des secrets, des secrets de force vitale quasi universelle ? » La réponse à ces interrogations n'est-elle pas le jardin ? Ce jardin sauvage dans lequel il faut apprendre à choisir, à penser à long terme, à sacrifier, à couper, à déraciner, à attendre sans cesse, à traverser les hivers, à regarder inlassablement en quête d'une jeune pousse, d'un fruit, d'un renouveau.

Claire, sa petite-fille, qui partage son atelier serein, hors du temps, analyse avec tendresse ce lien si puissant qui unit l'artiste à la nature : « Entre ses mains le miracle opère, la matière se transforme. Assemblé, collé sur la « toile » le papier prend vie, une forme apparaît, puis une autre, faisant naître un jardin dans lequel le spectateur est invité à se promener. Les gestes se répètent : assembler, coller, poncer, lustrer, vernir puis re-poncer, re-lustrer, re-vernir, encore et toujours, jusqu'à dévoiler les empreintes laissées sur la plaque, les noirs, les gris et les blancs, les

formes, les matières et les ombres.

Les œuvres de Paule Praud nous font cheminer à travers un paysage tout droit sorti de son imagination, d'une impression forte ressentie. Son travail est une incessante quête. Grâce à la gravure elle ne cesse de découvrir et de redécouvrir la nature qui l'entoure.»

Paul Jeannin (1939-2011)

Peintre-graveur autodidacte, Paul Jeannin a toujours tenu à rappeler qu'il devait beaucoup aux conseils que lui prodigua Marc Cardus, peintre catalan diplômé des Beaux-Arts de Barcelone, réfugié en France après la guerre d'Espagne. La qualité de son travail s'affirme dans les années 1970-1975. Il participe à des salons comme "Grands et Jeunes d'aujourd'hui", le "Salon d'automne" et son parcours est jalonné de multiples récompenses. Il a été sociétaire de la S.N.B.A (Société Nationale des Beaux-Arts) et de la Fondation Taylor. Ses peintures et ses gravures sont présentes dans des collections privées à Anvers, Gand, Mayence, New-York, Auckland, Paris, ainsi qu'au musée de Digne-les Bains et au musée Daubigny d'Auvers-sur-Oise. Paul Jeannin était « capable de tout ». Il a fait de la peinture, des aquarelles, des pastels déclarant avec l'humour noir qui le caractérisait : « c'est épatant, le pastel, on éternue et... plus rien sur le papier».



Paul Jeannin, *Prasso s'amuse*, eau-forte et aquatinte, Collection musée Daubigny

Il s'est « amusé » aussi à quelques sculptures mais c'est dans la gravure, qui lui a permis d'allier rigueur, honnêteté dans le travail et fantaisie, qu'il s'est accompli pleinement. Il a travaillé avec le perpétuel souci de mettre la technique au service de l'imaginaire du créateur et du spectateur. Peu enclin aux concessions, il a exercé sa liberté sans se préoccuper des modes artistiques. Evitant de séduire le spectateur et de faire du « joli », il a préféré lui montrer l'ambiguïté du réel et de toute représentation. Ses gravures nous questionnent. Son regard lucide, parfois désabusé sur la réalité humaine, parfois inquiétant, parfois drolatique, pousse le spectateur à vraiment « regarder ».

Il n'est plus question d'aimer (mot fourre-tout qui finit par ne rien signifier) mais d'apprécier un travail révélateur du monde mental d'un artiste très secret. Paul Jeannin a eu la joie d'être reconnu par tous les graveurs qu'il a rencontrés. Ce monde lui plaisait : « en gravure on ne peut pas tricher » disait-il, et cette reconnaissance était importante pour lui. Quant à « la renommée » il s'en moquait : « à qui veux-tu que je fourgue ça ? » disait-il parfois devant sa dernière œuvre, ou bien « personne ne voudra dîner devant ce truc-là ». Aussi n'a-t-il donné aucune consigne à son épouse pour après... si ce n'est : « donne une gravure à tous ceux qui se sont un tant soit peu intéressés à mon travail ». Apprécions le travail de l'artisan et que notre imaginaire donne réponse à notre perplexité.

Hélène Nué



Hélène Nué, *Nuages*, burin, Collection musée Daubigny

Hélène Nué est née en 1952. Elle a étudié les techniques de la gravure en taille douce à l'atelier de La Main d'or à Paris auprès de Claire Hénault. A partir de 1984, elle participe à des expositions en France et à l'étranger. Elle est lauréate de nombreux prix parmi lesquels la médaille d'honneur au Salon des Artistes français en 1997, le prix de l'Académie des Beaux-Arts en 1997, 2002 et 2007, le grand prix Paul Gonnand de la Fondation Taylor en 1997 et 2008. Elle vit et travaille dans la région de Nantes.

La gravure au burin est sa technique de prédilection. C'est le choix de la lenteur, de la réflexion, de l'évasion. Le plaisir de laisser l'outil, creusant ou éraflant, tracer librement : « Je travaille avec un petit burin ciselé. Je creuse des sillons dans la plaque puis j'encre et j'essuie soigneusement avec la paume de la main – c'est le paumage – pour bien faire entrer l'encre dans le sillon. Ensuite, je presse sur du papier à l'aide d'une presse à moulinet. Il faut prendre son temps. Dans mon atelier, j'ai comme devise d'aller vers l'inconnu, en choisissant la lenteur, à travers des espaces à la fois réels et imaginaires ». Hélène Nué observe la flore et la faune, au plus près. Ses œuvres sont délicates, harmonieuses, élégantes, sans aucune mièvrerie. Dans ses créations libres, l'interprétation de la nature familière, animalière et paysagère se transforme au gré de ses rêveries. Admirable buriniste aux doigts de fée, il émane de ses œuvres d'une grande finesse une poésie intimiste qui nous emmène aux frontières du rêve.

Koji Ikuta

Koji Ikuta, *Le vent*, gravure manière noire



Koji Ikuta est né en 1953 au Japon où il vit et travaille. Après avoir été professeur de lycée jusqu'à l'âge de 38 ans, il décide de se consacrer exclusivement à la gravure et plus particulièrement à la technique de la "manière noire". Si l'*Ukiyo-e* est le reflet du monde flottant, la « manière noire » est le monde de l'esprit à l'envers. Il ne faut pas seulement penser au sujet, mais à la lumière qu'il reçoit, à l'ombre qu'il projette ou aux reflets qu'il capte. Au fur et à mesure que le berceau fait apparaître l'image sur la plaque, il faut sans cesse penser à son influence sur le reste de la composition. Un vrai défi pour l'esprit.

En France, les graveurs qui utilisent la manière noire sont rares. Cette technique, inventée en Allemagne en 1642 par Ludwig van Siegen, a surtout été développée en Angleterre aux siècles suivants. De nombreux artistes japonais gravent selon ce procédé car il correspond à la finesse de dessin qu'ils recherchent pour exprimer l'essence de la tradition artistique de leur pays. Tout comme Mikio Watanabe, Koji Ikuta est un virtuose de la manière noire. Il est capable de donner au papier éclat, matité, reflet, velouté, toutes ces nuances étant magnifiées par une touche de couleur. Il maîtrise cette technique d'une façon telle que lorsqu'on voit les poils d'un chat ou les plumes d'une chouette, on ressent la sensation de la douceur du toucher de l'animal. Son imaginaire nous entraîne dans un monde poétique empreint de tendresse.

Gustave Doré (1832-1883)

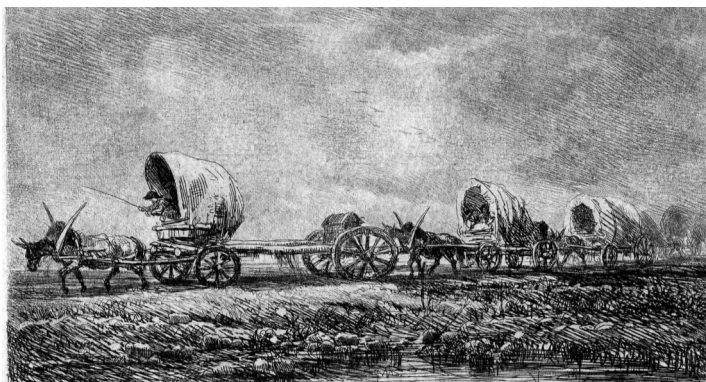
A la fois peintre, illustrateur, graveur et sculpteur, Gustave Doré a laissé derrière lui une œuvre considérable. Mais ce sont ses illustrations qui vont marquer les esprits et faire sa renommée mondiale. Il dessine avec une imagination fertile pour plus de 120 œuvres parmi lesquelles celles de Rabelais, de Charles Perrault, de Dante... Grâce au prêt de la bibliothèque Guillaume Apollinaire de Pontoise nous pouvons admirer une édition originale des *Fables* de La Fontaine publiée en 1867. Jean-Marc Chatelain, conservateur à la réserve des livres rares de la Bibliothèque Nationale de France, nous montre comment Gustave Doré propose une vision nouvelle des textes de La Fontaine. En ne cherchant pas à faire rire, mais en suscitant la terreur et la pitié, il en accentue la dramaturgie et leur donne une force inédite : « Il y déploie toutes les ressources d'un réalisme fantastique dans lequel il est passé maître.



grav. Paul Jonnard, 1867

Réaliste, Gustave Doré l'est par sa volonté de représenter la nature avec une précision de dessinateur d'histoire naturelle. Loin d'en contrarier l'esprit, ce réalisme sert plutôt de ressort au fantastique. Ainsi dans le détail fourmillant des *Animaux malades de la peste*, il dispose au premier plan celles des espèces qui sont les plus propres à créer de l'inquiétude : crocodile, pélican, hibou, rhinocéros, toutes créatures placées sous le signe de l'étrange par leurs excroissances singulières ou leur aspect monstrueux et repoussant, qui éloignent de l'idée rassurante de la beauté des choses et de l'harmonie de l'ordre créé. »

C-F Daubigny, *Les charrettes de roulage*, gravure, Collection musée Daubigny



Charles François Daubigny (1817-1878)

Peintre paysagiste, Charles François Daubigny a également été un aquafortiste et un dessinateur renommé pour la gravure sur bois. A un moment de sa vie, son activité de graveur a même été tellement intense qu'elle a parfois ralenti sa production de peinture. Il a collaboré à de nombreux ouvrages illustrés dans les années 1840 avant de contribuer au mouvement de la renaissance de l'eau-forte. Dès 1841, il envoie au salon des séries d'eaux-fortes, envoi qu'il renouvellera au fil des ans. Daubigny est un des dessinateurs attirés de l'éditeur Curmer et il participe à la grande publication *Les Français peints par eux-mêmes* (1841-1842), puis à une série d'ouvrages, *La Pléiade, Ballades, Fabliaux, Nouvelles et légendes...* En 1842-1843, pour *Chants et chansons populaires de France*, il fournit

des dessins qu'il grave et grave les dessins d'autres artistes. Dans *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo (Perrotin, 1844), il donne une série d'aperçus de la cathédrale, minutieux culs de lampe d'une grande poésie. Hetzel lui commande la même formule de vignettes pour *Le Diable à Paris*. Entre 1857 et 1861, il réalise de nombreux dessins pour le *Monde illustré*, mais il produit également des gravures « originales » traitées à l'égal d'un tableau. *Le Printemps*, reproduction de son tableau présenté au salon de 1857, est publiée dans *L'Artiste* accompagnée de cette légende : « M. Daubigny n'est pas seulement l'un de nos premiers paysagistes, il occupe aussi parmi nos graveurs à l'eau-forte un rang élevé. Il a reproduit lui-même - et l'on peut voir avec quelle pointe lumineuse et vive - son paysage du *Printemps*, l'une des toiles du Salon où la nature respire le mieux dans sa fraîcheur et sa liberté. M. Daubigny s'est traduit en poète, ou plutôt il a fait, à propos de son tableau, une œuvre originale et nouvelle. » Dans les années 1860, l'eau-forte devient à la mode. En 1862, Alfred Cadart, éditeur, imprimeur et marchand d'art parisien, crée la Société des aquafortistes. Daubigny s'inscrit tout de suite dans cette société d'artistes. Elle publie des fascicules mensuels réunis en albums que préfacent des écrivains. Baudelaire, qui participe au mouvement avec Manet, Théophile Gautier, Bracquemond, Delâtre..., écrit dans la *Revue anecdotique* : « Mais nous ne voudrions pas affirmer toutefois que l'eau-forte soit destinée prochainement à une totale popularité. C'est un genre trop personnel et conséquemment trop aristocratique pour enchanter d'autres personnes que les hommes de lettres et les artistes, gens très amoureux de toute personnalité vive. » En 1867, la société disparaît, Cadart publie dès 1868 *L'Illustration nouvelle* à laquelle contribuent Daubigny, Bonvin, Desboutin, Jongkind..., dont les planches exécutées entre 1862 et 1878 font entrer la gravure dans le mouvement impressionniste.

Commissariat d'exposition : Annick Couffy, Bernard Vercruyce, Agnès Saulnier

Contact

Agnès Saulnier

Musée Daubigny

Manoir des Colombières

Rue de la Sansonne

95430 Auvers-sur-Oise

Tel/fax : 01 30 36 80 20

Mail : musee-daubigny@auvers-sur-oise.com

www.musee-daubigny.com

Horaires

du mercredi au vendredi : 14h-17h30

samedis, dimanches et jours fériés :

10h30-12h30 et 14h-17h30

Tarifs

4 € plein tarif

2 € tarif réduit - Gratuit pour les moins de 18 ans

3 € tarif groupe - à partir de 10 personnes